

ANALELE
UNIVERSITĂȚII
BUCUREȘTI

LITERATURA UNIVERSALĂ
ȘI COMPARATĂ

EXTRAS

ANUL XXI — NR. 2 — 1972

LA GRAISSE, L'EAU, LA TERRE DANS „LE VENTRE DE PARIS“ D'EMILE ZOLA

DANIEL DROIXHE

Trois matières fondamentales régissent *Le Ventre de Paris* de Zola : la graisse, l'eau, la terre. Leur dominance successive, puis leur dialectique finale permettent de diviser le roman en quatre époques : la *grande charcuterie* (chapitres I — II), la *marée* (chapitre III), la *campagne* (avec l'épisode introductif de Marjolin et Cadine : chapitre IV — première moitié du chapitre V, jusqu'à la découverte de l'identité de Florent et le premier complot chez madame Lecoeur)¹, la *synthèse* (des efforts révolutionnaires, des haines dénonciatrices, mais aussi des matières, 'premières' du roman : seconde partie du chapitre V — chapitre VI).

Ces matières, avec leurs 'produits', 'immédiats' (les poissons pour l'eau ; la volaille, les fleurs pour la terre), leurs modalités positives ou négatives, s'incarnent dans les personnages principaux. H 9

Lisa la charcutière, vrai centre du roman², figure évidemment la graisse : graisse pleine, 'solide et heureuse'³. Cette solidité n'est pas qu'un attribut de la paix, de la permanence, pour les choses grasses : elle en est la condition, le principe de vie paisible. Ainsi, la graisse devra défendre sa cohésion massive. Le plus souvent, elle se protégera par le *luisant*, le verni, qui sont plus que des émanations raffinées de sa plénitude. De même que Lisa, Quenu son mari et la petite Pauline sont 'superbes, carrés, luisants'⁴, les 'bonnes choses' de la grande charcuterie, choses fondantes... choses grasses', sont 'vernies'⁵, 'glacées'⁶, prises dans la gelée, défendues par des glaces⁷, mises 'sous verre'⁸ comme ces

¹ C'est-à-dire la p. 208 de l'édition Garnier-Flammarion (Parist, 1971), à laquelle je me référerai ici.

² La première mention d'un roman sur les Halles, ajoutée par Zola sur une liste complémentaire du cycle des Rougon, porte en effet : *Le Ventre-Lisa*.

³ Elle mettait une plénitude solide et heureuse, au milieu de toutes ces gaietés grasses (p. 84).

⁴ P. 86.

⁵ *Les langues fourrées de Strasbourg, rouges et vernies* (p. 83).

⁶ *Les grosses pièces de veau et de porc, glacées...* (p. 84).

⁷ *L'enseigne... faite d'une peinture recouverte d'une glace* (p. 83).

⁸ *Les deux panneaux latéraux..., également peints et sous verre* (p. 83).

Amours joufflus et ces guirlandes de saucisses peints sur la devanture avec une 'tendresse' vulnérable⁹. Parce que Lisa réalise ce suprême équilibre, cette parfaite union du gras et du glacé, sa peau aura 'la pâleur des graisses transparentes'¹⁰, la 'blancheur transparente... des personnes qui vivent d'ordinaire dans les graisses'¹¹. La lourdeur, enfin, sera le signe et le garant de la santé des choses grasses : Quenu s'égayé de savoir sa femme peu légère¹², Lisa laisse couler le bonheur quotidien 'au milieu de cet air gras, de cette prospérité alourdie'¹³.

Mais la graisse, surtout, devra craindre la liquéfaction, la dissolution en vapeur, la 'décomposition' qui est signe de mort¹⁴. *L'exhalaison* est, dans le système du roman, le processus typique d'avilissement des matières fondamentales : la transformation qui découvre leurs profondeurs honteuses, qui les rend odieuses à Florent et l'en détourne définitivement. Alors peut s'ouvrir l'âge d'une autre matière, 'rafraichissante'¹⁵ d'espoir retrouvé.

La scène dite 'du boudin' marque la fin de la période grasse de la vie, de Florent à Paris. La fonte du saindoux, qui fait monter la graisse en 'fumée'¹⁶, en 'âcre vapeur'¹⁷, en 'brouillard'¹⁸, qui la répand en 'flot', en 'coulées'¹⁹, dévoile à Florent et lui rend insupportables la propre 'fonte' de 'ses âpretés', de 'ses volontés', sa 'lâcheté heureuse'²⁰. La révolte répond ici, comme ce sera le cas pour l'eau, à un 'envahissement de l'être' par la matière²¹, et plus spécialement à un gavage forcé, à la nutrition insinuante des odeurs, qui le nourrissaient de toute la nourriture dont l'air était chargé²².

La dégradation définitive de la matière se signale ici par les connexions métaphoriques ou analogiques qu'elle noue avec deux autres matières thématiques importantes, le *sang* et la *boue*.

Matière obsédante depuis la mort de la jeune femme en rose au cours de l'émeute du 4 décembre ('deux filets de sang coulèrent des trous sur ses mains')²³, le sang n'est pas, pour Florent, qu'un symbole rhétorique

⁹ 'Sur un fond tendre', 'une telle tendresse d'aquarelle' (p. 83).

¹⁰ P. 119.

¹¹ P. 84.

¹² P. 99.

¹³ P. 105.

¹⁴ 'Les Halles... lui parurent un vaste ossuaire... un charnier de puanteur et de décomposition' (p. 271).

¹⁵ Pp. 161, 172, 268.

¹⁶ P. 147.

¹⁷ P. 147.

¹⁸ P. 147.

¹⁹ 'Le flot gras... coulait partout' (p. 147).

²⁰ 'Dans la chaleur de cette pièce, ses âpretés, ses volontés se fondaient en lui' (p. 149).

²¹ 'C'était, à fleur de peau, mille chatouillements de graisse naissante, un lent envahissement de l'être entier ; une plénitude emplissait Florent ; il était comme pénétré par cette odeur' (p. 149).

²² P. 149.

²³ P. 55.

de douleur. Le geste du délateur Auguste (,mauvaise graisse' celui-là)²⁴, plongeant son couteau dans le sang de cochon pour voir s'il est bon, a une valeur annonciative évidente. Mais c'est l'onctuosité du sang qui, bien mieux, signale sa qualité. Il faut qu'il soit ,crémeux'²⁵, qu'il ,graisse' bien la main²⁶. Alors, on peut dire sans se tromper : ,Le boudin sera bon'.

Associée au sang en situation maléfique, la graisse s'associe de même à la boue dans sa phase d'avilissement. Déjection des ,vastes plaines grasses' de la Guyane où Florent a erré affamé, la ,boue liquide' inscrit le souvenir de sa puanteur au coeur de la fabrication du boudin : dans la chaleur identique de fournaise, dans cette ,bouillie noire' qui ,coulait', ,gonflant peu à peu le boyau'²⁷. ,Ça que là-dedans' dira Claude, écoeuré²⁸.

L'entrée de Florent à la ,marée' des Halles, ouvrant la période de l'eau, lui promettait un grand *rafraîchissement* : ,une grande fraîcheur', ,un bon parfum'²⁹, l'apaisement ,de l'eau qui coulait, de la fraîcheur qui soufflait, passant de l'âpreté marine des coquillages au fumet amer de la saline'³⁰. Bonheur autrement solide, celui-là, à l'image de la dureté métallique des produits de la mer : raies aux ,zébrures de bronze florentin', ,saumons d'argent guilloché', dont chaque écaille semble un coup de burin dans le poli du métal', ,équilles minces comme des ,rognures d'étain', ,or des rougets', ,robe lamée des harengs', carpes aux ,roussissures métalliques', tanches ,pareilles à du cuivre rouge', goujons à l'échine ,d'acier'³¹.

Dans les premiers jours de cette renaissance à la fraîcheur, la vertu revigorante de l'eau ne lave pas seulement Florent mais Paris tout entier. C'est comme une ,mer' que la ville lui apparaît alors, avec les ,nappes grises', les ,lacs endormis' des toitures, tandis que les Halles offrent ,la vision vague d'un bord de mer, avec les eaux mortes et ardoisées d'une baie'³². La réconciliation avec la ville semble imminente, alors portée par ,l'air frais qui lui venait de la Seine'.

Mais un ,détraquement lent' relaie bientôt la ,somnolence grasse'³³ de la première époque. Les Halles restent une ,mer' (le ,grondement continu des Halles... le faisait rêver à quelque grande mer'), mais ,dont la nappe l'aurait entouré et isolé de toute part'³⁴. Au moral, l'être fuit de nouveau, chassé par l'envahissement de la matière : ,il se sentait à

²⁴ P. 111.

²⁵ P. 137. Et encore : ,comme s'il fouettait une crème' (*ibid.*).

²⁶ ,Eh bien, quant je retire ma main et que je la regarde, il faut qu'elle soit comme graissée par le sang' (p. 137).

²⁷ P. 146.

²⁸ P. 133.

²⁹ P. 156.

³⁰ P. 188.

³¹ Pp. 154—56.

³² P. 172.

³³ P. 161.

³⁴ P. 187.

peine exister', il s'abandonnait'. Au physique, une grande scène d'*exhalaison* consacre l'avilissement de la seconde matière fondamentale du roman : c'est le pavillon de la marée au mois de juin. 'Puanteur vague', 'douceur écoeurante d'humidité', puis 'buée pestilentielle', 'vapeur de marée pourrie'³⁵, 'souffles puants', 'haleine de marée gâtée'³⁶ : dans cette exhalaison qui les dégrade, l'eau et ses produits renouent avec la graisse ('Les dégoûts de la charcuterie lui revinrent, plus intolérables')³⁷, avec la boue ('des senteurs de chair tournées se mêlèrent aux souffles fades de boue qui venaient des rues voisines'). Zola ne trouvera pas, pour décrire le pourrissement de la marée, d'autres termes que ceux attachés tantôt aux boues de la Guyane ('moiteur d'humidité', 'sueur pestilentielle', 'fleurs puantes')³⁸. Enfin, l'insinuation nourricière de la matière exhalée achève le dégoût et amorce la révolte : les puanteurs du poisson 'le nourrissaient de leurs senteurs fortes, le suffoquaient, comme s'il avait eu une indigestion d'odeurs', 'l'écoeurement... pénétrait par les boiseries mal jointes de la porte et de la fenêtre'³⁹.

La belle Normandie, à ce stade, rassemble en elle le double écoeuement de la graisse et de la mer : en ce 'suint de marée coulant des seins superbes', en cet 'arôme' mixte que ne peuvent chasser, parce que les matières n'ont pas pouvoir contre elles mêmes, ni l'eau, ni l'huile : 'elle avait tenté toutes les huiles aromatiques ; elle se lavait à grande eau ; mais dès que la fraîcheur du bain s'en allait, le sang ramenait jusqu'au bout des membres la fadeur des saumons'⁴⁰. Ici encore, c'est l'exhalaison, l'évaporation qui fixe le dégoût, le 'malaise'⁴¹. Un 'souffle fort', 'une fumée de vie', 'une haleine de santé' 'montait d'elle' ; 'le balancement de ses jupes dégageait une buée' ; 'elle marchait au milieu d'une évaporation d'algues vaseuses'⁴². Mais cette évaporation est 'puanteur' ; ce souffle 'incommodé' Florent, l'irrite, lui 'révolte les sens' et 'le fait souffrir'⁴³.

Quel rafraîchissement que madame François, que 'cette odeur saine des champs qu'elle lui apportait dans les mauvaises haleines des Halles' : 'elle sentait la terre, le foin, le grand air, le grand ciel'⁴⁴. 'Florent était tout rafraîchi, quand il la quittait'.

³⁵ P. 189.

³⁶ P. 187.

³⁷ P. 189. Et encore : 'Quand les puanteurs montaient, comme des fumées chaudes, les nausées le secouaient de nouveau, son rêve s'égarait, à imaginer des étuves géantes, des cuves infectes d'équarisseur où fondait la mauvaise graisse d'un peuple' (p. 190).

³⁸ P. 145.

³⁹ P. 189.

⁴⁰ P. 199.

⁴¹ Il sentait même son corps puisant et tiède à côté de lui avec un certain malaise' (p. 198).

⁴² P. 199.

⁴³ 'Florent souffrait ; il ne la désirait point, les sens révoltés par les après-midi de la poissonnerie ; il la trouvait irritante, trop salée, trop amère...' (p. 199).

⁴⁴ P. 191.

Le thème de la terre s'annonce par ses produits, Marjolin et Cadine, dont l'histoire couvre le chapitre IV. Grandis ensemble dans un berceau, encore tout odorant des légumes qu'elle (la mère Chantemesse) y avait longtemps tenus frais⁴⁵, ou à l'ombre, des tas de légumes', dans l'odeur des fruits secs, des oranges, des pommes fraîches⁴⁶, les deux enfants développent une essence campagnarde, terrienne qui se spécifie bientôt en natures florale et volatile.

Cadine est fleur : elle vivait dans les roses, dans les lilas, dans les giroflées, dans les muguets'; son chignon, sentait l'oeillet', sa jupe le muguet, sa taille la giroflée, ses manches le lilas, elle avait une haleine de jasmin', elle était un bouquet tiède et vivant⁴⁷; elle n'était que violette, qu'une grande grande violette⁴⁸.

Marjolin est volaille : sa peau a, la chair fine des dindes superbes et la rondeur de ventre des oies grasses⁴⁹; sa vivacité est, brutalité d'animal qui vole'; l'odeur du guano, éveille' et fouette' ses sens; la chaleur de bêtes vivantes le grisait⁵⁰. Mais cette animalité n'est pas, comme l'essence florale, toute pure, toute dégagée des matières ignobles. Marjolin est, dès l'enfance, un petit bonhomme très gras', empâté⁵¹, et c'est l'oie grasse qu'il évoque. La sueur, l'haleine chaude⁵², accordée à l'odeur, chaude' de la volaille des resserres, annoncent chez lui, en vertu d'un système désormais familier, une disposition mauvaise (en l'occurrence le viol de Lisa). Aussi l'essence terrienne est-elle, dès le départ, contaminée, tournée, ainsi que Cadine et Marjolin lorsqu'ils visitent le charnier des Halles, avec une inquiétude ravie vers le sang que, suent les grandes paniers... pleins de têtes de moutons', parmi les cornes grasses⁵³. On ne s'étonne pas de voir associées bientôt, la fadeur des légumes, l'âpreté de la marée, la rudesse pestilentielle des fromages, la chaleur vivante des volailles⁵⁴. Ambigus, Marjolin et Cadine resteront jusqu'au bout, les végétations de ce pavé gras' des Halles, des bêtes sensuelles, chipeuses et gloutonnes⁵⁵.

La journée à Nanterre reste pourtant le pur sommet de la troisième régénération de Florent. La campagne, la terre sont alors, santé⁵⁶,

45 P. 228.

46 P. 230.

47 Pp. 233—34.

48 P. 236.

49 P. 257.

50 P. 262.

51 P. 227.

52 Pp. 258—261.

53 P. 241.

54 P. 240.

55 P. 251.

56 „La terre était la vie, l'éternel berceau, la santé du monde' (p. 271); madame François lui faisait l'effet d'une plante saine et robuste' (p. 272); le souvenir doux et triste de cette journée de santé claire' (p. 275).

,propreté' ⁵⁷, ,paix' ⁵⁸, ,régularité' ⁵⁹ : un bien-être absolu ⁶⁰. Mais surtout, elle échappe à la décomposition, à cette dissolution qui affectait les matières antérieures et faisait des Halles ,un vaste ossuaire, un lieu de mort'. Elle est son contraire même : elle ,répare la mort'. — Tenez, dit Claude en donnant son dernier coup de fourche, voilà un trognon de choux que je reconnais. C'est au moins la dixième fois qu'il pousse dans ce coin, là-bas, près de l'abricotier' ⁶¹.

Mais Paris peut tout gâter. Si les fruits de la Sarriette évoquent encore l'amour (abricots tendres comme ,la nuque des brunes, à l'endroit où frisent de petits cheveux', cerises pareilles à des lèvres, ,chair commune, noire, meurtrie de baisers', poires et pommes ,montrant des rougeurs de seins naissants, des épaules et des hanches dorées', pâmoison des raisins) ⁶², la chaleur et l'exhalaison ne tardent pas à dépraver leur pure matière. ,Les fruits à bas prix... se meurtrissaient, tachaient l'étalage de jus, d'un jus fort qui fumait dans la chaleur'. La ,pure odeur' devenait ,puissante vapeur'. A côté de la Sarriette, l'étal d'une ,ivrognesse affreuse', avec ses ,poires pendantes comme des seins vides', ses ,abricots cadavéreux', montre leur destin aux ,fruits de la terre', à la ,griserie' et ,l'ivresse' des odeurs ⁶³, à l'amour même.

La seconde partie du chapitre V synthétise en un paroxysme morbide la dégradation des deux premières matières du roman. C'est d'abord la scène des fromages, contrepoint ignoble du premier complot contre Florent (il semblait que c'étaient les paroles mauvaises de madame Lecoœur et de mademoiselle Saget qui puaiient si fort') ⁶⁴. Dans une exhalaison décuplée (fermentations âcres', ,fétidité de cave humidé', ,vapeur de soufre' des livarot, ,haleine lente et grosse' des olivet, ,bouffées puissantes' des marolles, haleines gâtées' du camembert) ⁶⁵, l'avitissement de la graisse n'emprunte plus seulement les voies métonymiques du sang (les ,hollande, ronds comme des têtes coupées, barbouillées de sang séché') : elle invoque directement la mort (les olivet, enveloppés de feuilles de noyer, ainsi que charognes que les paysans couvrent de branches', ,râles des limbourg... aigres et amers, comme soufflés par des gorges de mourants', ,moisissures des croûtes... semblables à des blessures mal fermées'), la maladie (roquefort... comme attaqués d'une maladie honteuse') ⁶⁶.

⁵⁷ ,La propreté de la terre' (p. 271).

⁵⁸ ,Il était profondément heureux... de la paix de la terre' (p. 271) ; ,une grande paix venait de cette campagne' (p. 270).

⁵⁹ Les plants ,étalaient leurs nappes régulières', le potager figurait un ,tapis aux dessins réguliers' (p. 270).

⁶⁰ P. 272.

⁶¹ P. 270.

⁶² Pp. 296—97.

⁶³ ,Des grappes lourdes, chargées d'ivresse' ; ,la Sarriette vivait là... avec des griseries d'odeurs', ,elle sentait aussi la tête lui tourner... alors, ivre, ...elle tentait la bouche' (p. 297).

⁶⁴ P. 307.

⁶⁵ Pp. 301, 302, 304, 307.

⁶⁶ Pp. 301—303.

C'est ensuite la grande pluie de la fin du chapitre V, dont ,l'humidité infecte' catalyse et libère toutes les ,mauvaises haleines' des Halles, les fait monter en ,vapeur épaisse', en ,nuée lorde' de puanteur : ,la boucherie et la triperie fumaient', ,les marchés aux légumes et aux fruits exhalaient', ,le nuage de toutes ces haleines s'amassait au-dessus des toitures' ⁶⁷.

Ces toitures des Halles restent une ,mer', mais ,grise', figurant désormais des ,lacs morts; des eaux noires, empestées et croupies' : ,un marais nauséabond, l'eau dormante d'une mer maudite' ⁶⁸.

Promis à la décomposition, comme les fruits de la Sarriette, et à la mort, comme les pigeons saignés par Marjolin, symbole ultime d'abaissement grassex (‘Il était... comme une friandise, un coin engraisé des Halles’, ,aussi gras qu'auparavant, mais bête, plus bête encore, tout-à-fait idiot’) ⁶⁹, les produits de la terre, la terre elle-même, ne peuvent échapper les produits de la terre, la terre elle-même, ne peuvent échapper complètement à la malédiction qui est au coeur des matières aliénantes, principes d'empiffrement et d'égoïsme. Mais les ramiers des Tuileries continuent, après le départ de Florent, à dandiner, pour le seul plaisir de l'oeil, leur beauté innocente dans la pure ,odeur des verdure' ⁷⁰. Et l'oiseau qu'il libère, avant de suivre les gendarmes, doit bien porter ailleurs ,par-dessus les Halles', dans le soleil' ⁷¹, la défaite et l'espoir de ceux que Claude appelle ,les Maigres' et que nous appellerions aujourd'hui les rebelles de la consommation.

Université de Liège

Daniel Droixhe
F.N.R.S.

67 P. 345.

68 P. 344.

69 P. 323.

70 P. 350.

71 P. 370—71.